

En sortant de l'école

En sortant de l'école
nous avons rencontré
un grand chemin de fer
qui nous a emmenés
tout autour de la terre
dans un wagon doré
Tout autour de la terre
nous avons rencontré
la mer qui se promenait
avec tous ses coquillages
ses îles parfumées
et puis ses beaux naufrages
et ses saumons fumés
Au-dessus de la mer
nous avons rencontré
la lune et les étoiles
sur un bateau à voiles
partant pour le Japon
et les trois mousquetaires
des cinq doigts de la main
tournant ma manivelle
d'un petit sous-marin
plongeant au fond des mers
pour chercher des oursins
Revenant sur la terre
nous avons rencontré
sur la voie de chemin de fer
une maison qui fuyait
fuyait tout autour de la Terre
fuyait tout autour de la mer
fuyait devant l'hiver
qui voulait l'attraper
Mais nous sur notre chemin de fer
on s'est mis à rouler
rouler derrière l'hiver
et on l'a écrasé
et la maison s'est arrêtée
et le printemps nous a salués
C'était lui le garde-barrière
et il nous a bien remerciés
et toutes les fleurs de toute la terre
soudain se sont mises à pousser
pousser à tort et à travers
sur la voie du chemin de fer
qui ne voulait plus avancer
de peur de les abîmer
Alors on est revenu à pied
à pied tout autour de la terre

à pied tout autour de la mer
tout autour du soleil
de la lune et des étoiles
A pied à cheval en voiture
et en bateau à voiles.

Jacques Prévert, « En sortant de l'école », in
Histoires, Editions Gallimard, 1946

Rêvé pour l'hiver

L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose
Avec des coussins bleus.

Nous serons bien. Un nid de baisers fous
repose

Dans chaque coin moelleux.

Tu fermeras l'oeil, pour ne point voir, par la
glace,

Grimacer les ombres des soirs,
Ces monstruosités hargneuses, populace
De démons noirs et de loups noirs.

Puis tu te sentiras la joue égratignée...

Un petit baiser, comme une folle araignée,
Te courra par le cou...

Et tu me diras : " Cherche ! " en inclinant la
tête,

- Et nous prendrons du temps à trouver cette
bête

- Qui voyage beaucoup...

En Wagon, 7 octobre 1870

Arthur Rimbaud, « Revé pour l'hiver »,
Poésies, 1870

Trains en été

Pendant ce soir inerte et tendre de l'été,
Où la ville, au soir bleu mêlant sa volupté,
Laisse les toits d'argent s'effranger dans
l'espace,

J'entends le cri montant et dur des trains qui
passent...

— Qu'appellent-ils avec ces cris
désespérés ?

Sont-ce les bois dormants, l'étang, les
jeunes prés,

Les jardins où l'on voit les petites barrières
Plier au poids des lis et des roses trémières ?

Est-ce la route immense et blanche de juillet
Que le brûlant soleil frappe à coups de
maillet ;

Sont-ce les vérandas dont ce dur soleil crève
Le vitrage ébloui comme un regard qui
rêve ?

— O trains noirs qui roulez en terrassant le
temps,

Quel est donc l'émouvant bonheur qui vous
attend ?

Quelle inimaginable et bienfaisante extase
Vous est promise au bout de la campagne
rase ?

Que voyez-vous là-bas qui luit et fuit
toujours

Et dont s'irrite ainsi votre effroyable
amour ?

— Ah ! de quelle brûlure en mon cœur
s'accompagne

Ce grand cri de désir des trains vers la
campagne...

Anna de Noailles, « Trains en été », Les
Eblouissements, 1907